

Berbères « minorés » dans le monde « arabo-musulman » : réalités ou représentations ?

Tassadit Yacine. École des hautes études en sciences sociales (EHESS), Paris

Les termes « berbère » et « berbérité » sont utilisés à dessein car ils sont entrés très tôt dans l'histoire et sont largement connus du grand public, même si l'on sait que les populations concernées, c'est-à-dire celles qui pratiquent la langue et celles qui se revendiquent de cette identité et de cette culture, se définissent comme « amazighes » (« amazigh » est un terme autochtone qui signifie homme libre, homme noble). Cela ne veut pas dire que ceux qui ne parlent pas la langue berbère (ou tamazight) ne sont pas ethniquement berbères. Les habitants d'Afrique du Nord vivant dans les villes et les plaines ont en effet subi l'assimilation et se sont arabisés progressivement, ce qui a abouti à une majorité d'arabisés. En toute absence de recensement sérieux, on peut avancer que pour la Libye, il faut compter qu'ils sont environ 5 pour cent ; pour la Tunisie, environ 1 pour cent ; pour l'Algérie, entre 25 et 30 pour cent (toutes régions confondues : Kabylie, Aurès, Chenoua, Timimoun et sa région, M'zab, Hoggar) ; et pour le Maroc, il faut compter au-delà de 70 pour cent (Rif, Moyen Atlas, Haut Atlas, Souss). Après la Deuxième Guerre mondiale, il faut aussi prendre en compte une diaspora importante en Europe, et aux États-Unis et au Canada. En France, la communauté la plus nombreuse, la kabyle, avoisine le million de personnes. Il est évident que les États ne souhaitent pas communiquer le nombre de leurs berbérophones parce qu'ils sont dans le déni de cette réalité et veulent tout au plus la réduire à un petit nombre.

L'actualité – sans avoir à le penser – a ramené la *berbérité* à la surface de la vie politique, question épineuse à bien des égards, parce qu'elle n'a jamais été prise en compte par l'histoire.¹ En effet, l'été 2019 a vu, en Algérie, des jeunes manifestants arrêtés et condamnés jusqu'à dix ans de prison pour avoir brandi l'étendard berbère. Cette pratique a vu le jour dès les débuts du *hirak*

(mouvement de protestation politique contre le régime instauré par les militaires depuis 1962) pour montrer la solidarité d'un peuple (fût-il de langues, d'ethnies, voire même de religions différentes) autour d'une revendication politique qui consiste à évincer le président Bouteflika et à instaurer un pluralisme politique. Ces pratiques étaient légion dans une région qu'on appelle l'Afrique du

1. Je remercie Mohand Tilmatine et Thierry Desrues de m'avoir autorisée à reprendre certains passages de mon article publié dans les *Revendications Amazighes* dans la tourmente des printemps arabes, Rabat, Centre Jacques Berque, 2017.

Nord, très proche de l'Europe, à 14 km des côtes espagnoles et à 35 des côtes italiennes. Actuellement encore, on a vu comment avec la pandémie, la région berbérophone de la Kabylie devait servir de bouc émissaire pour ne pas avoir à répondre aux problèmes de la crise économique et sanitaire, de la contestation populaire, et enfin d'un contexte régional et international complexe. Je brosserai un tableau général de la question linguistique et culturelle au cœur du politique.

Pourquoi le chef d'état-major algérien a-t-il eu besoin d'agiter ce vieux serpent de mer, si ce n'est pour créer une diversion et, du coup, une division au sein de son propre peuple ?

Une fois de plus, ce haut personnage en déphasage avec son temps croyait que les manifestants « arabophones » (en réalité arabisés), considérés comme algériens « légitimes » par le pouvoir, allaient mordre à l'hameçon en discriminant leurs compatriotes (berbérophones) en raison de leur langue, comme cela fut le cas en Algérie depuis les années 1940 (Ouerdane, 1987) et au Maroc, avec le fameux *dahir* berbère.²

Pourtant, suite à une longue mobilisation émanant de populations kabyles (depuis le printemps berbère en 1980) et au Maroc (à partir de 1994), les berbérophones ont eu gain de cause puisque ces deux États ont fini par reconnaître l'amazigh (le berbère) comme langue officielle, à côté de la langue arabe. L'Algérie a de surcroît inscrit une fête berbère *yennayer* (jour de l'an berbère anté-islamique lié au calendrier agraire) comme jour national chômé et férié. Mais dans le cas qui nous occupe, il ne s'agit pas du seul problème de langue, ni d'ethnie, mais

d'une organisation sociale et d'une gestion démocratique du politique (comme ce fut le cas jadis chez les Ibadites), dans la mesure où « l'amazighité » renvoie à une histoire, à une civilisation, à une cosmogonie spécifiques. Il ne s'agit nullement d'une juxtaposition (ou d'une réactivation) des pratiques du passé, mais bien d'une reconfiguration de tout le système social et politique où berbérophones, arabophones, musulmans et non-musulmans se partagent un espace où les droits humains sont inaliénables. Les dominations historiques difficiles à analyser avec des outils actuels, le fait colonial et les indépendances « bâclées » ont fait que ces groupes porteurs d'une culture « nationale » aient été exclus.

Les berbérophones ont eu gain de cause puisque ces deux États ont fini par reconnaître l'amazigh (le berbère) comme langue officielle

En effet, on ne peut disserter sur le sujet sans le remettre dans ses différents contextes historiques de production, que ce soit dans le lointain passé, durant la période coloniale ou encore depuis les indépendances de ces pays et du mode de construction nationale privilégiant une langue, une religion et une ethnie. Un détour par le début de l'islamisation est nécessaire pour appréhender cette articulation entre histoire et politique, entre langue et identité et pour comprendre comment ces couples indissociablement liés vont s'exprimer et évoluer graduellement chez les Kabyles pour s'étendre au-delà de leurs frontières, au Maroc, en Tunisie, en Libye, aux îles Canaries, au Mali, au Niger et en immigration.

2. Mohamed Mounib, dans un récent ouvrage, démonte les ruses idéologiques des artisans de cette manœuvre en stigmatisant leurs compatriotes et en les accusant de séparatisme, les suspectant de se convertir à l'islam.

À l'instar des précédents envahisseurs, les musulmans ont œuvré en faveur d'une soumission à leur religion, laquelle s'est accompagnée sans ambages d'un procès d'acculturation et d'aliénation qui va en s'accroissant chez les élites urbanisées surtout pendant la période coloniale. Ainsi, « l'irrédentisme » berbère plonge ses racines dans la longue histoire de la Méditerranée depuis Carthage. Cependant, les révoltes les plus marquantes sont celles qui ont opposé la Berbérie à Rome, comme celle de Gildon, de Firmus³ et de Boniface, comme le décrit si bien l'historien Yves Modéran : « L'histoire des provinces africaines au Bas-Empire est marquée par une série d'usurpations et de rébellions qui ont longtemps illustré, pour certains historiens, le déclin ou la décadence, caractéristique principale, selon eux, de ce temps : Domitius Alexander en 308-310, Firmus en 372-375, Gildon en 397-398, Heraclianus en 413, Boniface en 427-428 étaient les acteurs aux motifs variés de ce processus qui semblait s'incarner ici mieux qu'ailleurs » (1989 ; pp. 821-872).

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les Berbères, dans leur lutte actuelle – comme autrefois sous la colonisation –, ont continué à s'identifier à l'*Éternel Jugurtha*, en souvenir du combat du monarque berbère contre Rome. « Il y a sept millions de Jugurtha dans l'Île tourmentée du Maghreb », disait Jean Amrouche,⁴ en guise d'avertissement, au colonisateur français. Ce dernier a eu à affronter les troupes kabyles dès 1830, en 1833, avec l'Émir Abdelkader. Cependant, la plus

grande insurrection qui, partie de Kabylie, mobilisa une grande partie de l'Algérie eut lieu en 1871.

Force est de souligner que cette question dépasse les seuls phénomènes religieux (l'islam) et linguistique (arabe), car les Berbères ont embrassé l'islam et sa langue, mais sans renoncer à leur histoire, à leurs codes juridiques, à leurs valeurs et à leur littérature orale.

Les musulmans ont œuvré en faveur d'une soumission à leur religion, laquelle s'est accompagnée sans ambages d'un procès d'acculturation et d'aliénation

La compréhension du phénomène actuel ne peut donc être intelligible que si l'on convoque certains moments de l'histoire de l'islam qui peuvent apporter un éclairage sur la situation dans laquelle se trouvèrent ces Berbères, conquis et parfois « conquérants », sans avoir défini au préalable un statut à leur langue, ce qui, assurément, contribua à leur invisibilité dans le champ politique et à une délégitimation au niveau symbolique face à des langues et à des cultures ayant conquis l'espace méditerranéen. Ce double processus à la fois d'acculturation d'abord et d'assimilation ensuite a vu le jour en Orient, au sein duquel des langues autochtones ont disparu comme l'araméen, le chaldéen, l'égyptien ancien, tandis que des traces de religion anté-islamique ont plus ou moins survécu (christianisme, judaïsme, yazidisme, zoroastrisme, etc.). Le même phénomène s'est pro-

3. Firmus est un général berbère des Maures en Afrique romaine au IV^e siècle. Il se révolte contre l'empereur Valentinien 1^{er} et est vaincu par Théodose l'Ancien grâce au soutien qu'apporte à ce dernier son propre frère, Gildon.

4. Jean Amrouche, poète, écrivain, journaliste de grande renommée et anticolonialiste (1906-1962). Voir en particulier *Un Algérien s'adresse aux Français*, Paris, L'Harmattan, 1994.

duit en Afrique du Nord, qui a vu disparaître le christianisme, alors qu'il fut dominant, et les langues de cette région en particulier, les parlers berbères et les dialectes néo-latins.

Si, au départ, certains groupes berbères ont été attirés par l'islam parce qu'ils furent exemptés de l'impôt (lkharadj), d'autres ont opposé une résistance farouche

Cet immense sous-continent de la Cyrénaïque (Libye actuelle, voire au-delà jusqu'à Siwa, en Égypte) jusqu'à l'océan Atlantique (au Maroc), connu sous le nom d'*ElKhadra* (la verte), attira très tôt nombre d'Arabes et d'« islamisés » de la région (Persans, Turcs, Mongols, etc.), avec le projet de convertir des populations déjà en souffrance sous le christianisme romain et byzantin, et qui ne demandaient qu'à s'en libérer. Cette « libération » d'une tutelle, en apparence du moins, ne manquera pas de devenir à son tour une allégeance, voire une oppression, exercée tout d'abord au nom de la nouvelle religion et progressivement au titre de sa langue, l'arabe, et de son ethnie. La langue et l'ethnie sont ici confondues.

Si, au départ, certains groupes berbères ont été attirés par l'islam parce qu'ils furent exemptés de l'impôt (*lkharadj*), d'autres ont opposé une résistance farouche, comme sous le règne de Dihya⁵ (connue sous le nom de

Kahéna) qui pratiqua la politique de la terre brûlée devant l'avancée des troupes arabes⁶ et de Koceila⁷ qui tua Okba Ibn Nafi.⁸ Plus importante encore a été la contestation de Maysara qui, grâce à la confédération de tribus berbères Matghara, Meknassas et Berghouatas, livra bataille au khalife omeyyade à Tangern⁹ et prit sa place après l'avoir abattu. Contrairement aux promesses faites aux Berbères par les Omeyyades, aucune n'a été tenue. Même après leur islamisation, les Berbères forcés de payer l'impôt se révoltèrent plusieurs fois, surtout parce qu'ils devaient verser un tribut consistant à livrer des jeunes gens (pour les besoins de la guerre) et des jeunes filles (pour tout autres besoins). Un autre changement capital, pourtant, a consisté à remettre en cause par deux fois la filiation de la vision expansionniste : c'est le mouvement fatimide (né en Kabylie actuelle, près de Béjaïa) qui a bouleversé le monde musulman. Les codes de la filiation ont été modifiés : la nouvelle idéologie naît et s'élabore en Occident et non plus en Orient, et, de plus, la filiation emprunte une autre voie : elle se transmet par une femme, Fatima, la fille du Prophète. Cette voie a été fondée en 909 par Ubayd Allah al-Mahdi, fondateur de Mahdia, qui a initié le mouvement en s'appuyant sur les tribus Kutama-s de Petite Kabylie (Ikjane), qu'il a converties à l'islam chiite ismaélien. Les Fatimides ont

5. Dihya est une reine guerrière berbère qui livra bataille aux Omeyyades, lors de la conquête musulmane de l'Afrique du Nord au VII^e siècle. Elle meurt au combat dans l'Aurès, sa région, en 703.

6. Au Maroc, les tribus berbères parmi les plus importantes dites *ssiba* (dissidentes) se sont rendues seulement en 1930. À cette même période, le territoire occupé par *blad Essiba* était majoritaire et échappait à toute autorité centrale et au *chra*.

7. Chef berbère de la fin du VII^e siècle. Il s'est distingué pour avoir résisté à la conquête d'Afrique du Nord (partie orientale de l'actuelle Algérie et la Tunisie). Il défait les troupes du général arabe Okba Ibn Nafi – qu'il tua – et repoussa les armées arabes vers Barka (Libye actuelle). Il fut gouverneur de Kairouan entre 683 et 688.

8. Oqba Ibn Nafi appartient à la famille des Fihrides de la tribu Quraychite. Lieutenant du calife omeyyade Muawiya I^{er} et gouverneur de l'Égypte, il l'accompagne lors des premiers assauts en Afrique du Nord depuis Barqaen 644.

9. Chef berbère, à l'origine de la grande révolte berbère qui éclate en 739-740 contre le régime intransigeant imposé par le gouverneur omeyyade de Tanger qui consistait à lever des impôts de plus en plus lourds.

formé une dynastie chiite ismaélienne qui régna, depuis l'Ifriqiya (entre 909 et 969), puis l'Égypte (entre 969 et 1171), sur un empire qui englobait une grande partie de l'Afrique du Nord, la Sicile et une partie du Moyen-Orient. L'alliance avec les tribus berbères a permis de lancer une révolte contre les Aghlabides de Kairouan. En 909, Ubayd Allah est intronisé et étend son influence sur une grande partie du Maghreb : du Maroc à la Libye (aujourd'hui Algérie, Tunisie, Libye). Les Fatimides contestèrent l'autorité du calife de Bagdad.

Pour le monde musulman de l'époque, ce fut sans doute une révolution copernicienne, un changement de paradigme dans sa représentation du monde. Les Fatimides ont fondé le Caire et l'une des plus brillantes universités du monde musulman : El Azhar.

Il en sera de même pour la doctrine ibadite, dont le fondateur, en Algérie, est d'origine persane. Les principes d'un pouvoir fondé sur la compétence et non sur la patrilinéarité ont fait des adeptes chez les Berbères, et l'ibadisme eut ainsi ses heures de gloire. Dirigé par un Persan, il dura près de deux siècles sur un territoire aussi grand qu'une partie de l'Europe : de la Cyrénaïque jusqu'à la Moulouya. L'origine persane d'Abderrahmane Ibn Rostom est indicative des pratiques en présence.¹⁰ Cette tendance à élire un membre extérieur à la tête du village, de la région, voire même du pays se trouvait confortée par un principe fondamental de leur doctrine : la compétence

devait l'emporter sur la naissance, un aspect fondamental de la « révolution » ibadite et de la matrilinearité qui avaient encore la prééminence.

En effet, les Berbères d'autrefois élisaien un allogène, lorsqu'il n'y avait pas consensus au sein de leur groupe. L'étranger perçu comme un observateur extérieur (non impliqué dans les problèmes internes) était censé être au-dessus des conflits liés aux *soffs* (ligues). La compétence, le pragmatisme économique et politique l'emportaient sur les liens du sang, de la biologie et de la filiation. « Que le meilleur d'entre vous gouverne, fût-il un esclave noir ! » était leur devise. Celle-ci, par voie de conséquence, constituait une ouverture pour les Berbères à prétendre au pouvoir, étant entendu que les usages en vigueur – les fondements de l'idéologie première des Koraïchites – privilégiaient la filiation par le sang, le patrilignage.¹¹

L'étranger perçu comme un observateur extérieur (non impliqué dans les problèmes internes) était censé être au-dessus des conflits liés aux soffs (ligues)

Cette stratégie d'ouverture est une arme à double tranchant : des hommes célibataires en provenance de l'Orient, « Arabes » donc, se présentant comme des « saints », étaient accueillis dans de nombreux groupes matrilineaires, surtout dans le sud, au sein desquels ils prenaient femme(s) et opéraient de ce fait la conversion de tout le groupe en changeant

10. Ibn Rostom s'est établi à Tiaret et a pris femme chez les Berbères. Quand les Ibadites de Tripoli s'emparent de Kairouan en 758, il en devient le gouverneur. Chassé de la ville par le gouverneur d'Égypte en 761, il fonde un royaume ibadite dans le nord du Maghreb avec Tahert pour capitale.

11. Ils seront combattus par les Almohades. Le retour à ces faits survenus en Afrique du Nord milite en faveur d'une lecture critique de la perception de la conquête islamique émanant de la vision officielle des États qui, pour des raisons idéologiques, n'hésitent pas à édulcorer, voire même à construire une histoire tronquée.

les règles de la filiation. Les descendants de cette union deviennent, du coup, des musulmans à ascendance arabe (Pierre Bonte, 2016). L'islam à ses débuts vit apparaître les notions de *qawmiyya* (la nation fondée sur la naissance, la supériorité des Koraïchites) et de *'amma* (la masse) qui regroupait une population plus vaste, plus pauvre, mais aussi non arabe, d'où l'attachement à Ali (cousin et gendre du Prophète) qui fut une figure à la fois populaire et internationale.

Les autochtones avaient été invités, voire forcés, à s'islamiser. Cela explique que les cultures locales (berbère et néo-latine) aient été écrasées et supplantées par une civilisation arabe urbaine

Un autre moment historique qu'il faut ajouter à ce dossier est celui des Berghouata¹² qui atteste pourtant d'une autonomie manifeste par rapport à la domination religieuse, politique et linguistique des politiques orientales. Ses promoteurs ont tenté d'inventer un modèle religieux autochtone à l'instar de l'islam chiïte, mais conçu selon leurs schèmes culturels et linguistiques (en berbère) en opposition avec la sunna dominante.¹³ La situation la plus paradoxale est celle de la présence berbère en Andalousie. Il est peut-être exagéré d'avancer qu'en cette terre, les Berbères « islamisés » (les Juifs, Chrétiens, Chiïtes, etc.) auraient joui des mêmes droits que les prétendus Arabes,

du reste, peu nombreux. C'est d'autant plus surprenant qu'ils se sont signalés par des exploits de guerre pourtant reconnus, comme lors de la traversée du général berbère Tariq Ibn Ziyad à la tête de milliers de Zénètes. En effet, comme le signale le grand arabisant espagnol Fanjul : très tôt, « les autochtones avaient été invités, voire forcés, à s'islamiser. Cela explique que les cultures locales (berbère et néo-latine) aient été écrasées et supplantées par une civilisation arabe urbaine qui a laissé le monde berbère isolé dans les montagnes (en dehors de l'histoire) » (Fanjul, p. 110). Cela n'a pas empêché à certains moments de voir surgir des dynasties d'origine berbère comme les Almoravides¹⁴ ou les Almohades qui, en réalité, n'avaient pas d'autre mission que celle de propager la culture arabo-musulmane dominante au détriment de la leur. Ce même statut « subalterne » est celui qu'avaient les Berbères en Andalousie. « La société andalouse était marquée par l'hétérogénéité des éléments qui la composaient, aussi bien sur le plan religieux que sur les plans ethnique et culturel. Le facteur arabe était dominant, au moins en tant que modèle idéal, mais l'homogénéité et la cohésion totales n'ont été atteintes qu'à l'époque nasride (durant les 250 dernières années d'Al-Andalus). À cette époque, il n'y avait justement plus de minorités (ou l'erreur qui subsistait était insignifiante) en raison des massacres, déportations, exils ou conversions forcées à l'islam. L'orgueil lié

12. Les Berghouata sont une confédération tribale masmouda qui établit un royaume indépendant s'étendant sur la région de la Tamesna entre 744 et 1058, sous l'égide de Tarif al-Matghari. L'État Berghouata, dont Anfa, et la capitale, succomberont en 1059 après J.C.

13. Mouvement religieux né autour de 1120 à Tinmel, fondé par Ibn Toumert et soutenu par des tribus du Haut Atlas, principalement des Masmoudas. Ibn Toumert prône alors une réforme morale puritaine et met fin au règne des Almoravides.

14. Les Almoravides (*al-Murābiṭūn*, « ceux du *ribāt* ») sont une dynastie berbère (Sanhadja) ayant constitué du XI^e au XII^e siècle un empire englobant le Maroc, l'Algérie, l'Andalousie et ayant joué un rôle important. L'avènement des Almohades (*al-muwahiddun*) mettra fin à la dynastie des Almoravides.

à l'arabité perçu dans l'anecdote du Qasite as Sunayl ibn Hattim, l'inimitié envers les Berbères exprimée par les historiens comme Ibn Hayyan (qui impute la désintégration et l'apparition des taifas nord-africaines) ou la politique antiberbère de la dynastie qui gouvernait les taifas de Tolède, de Badajoz et d'Albaracin, tous ces aspects sont consignés dans l'œuvre d'Ibn El Hayyan et dans celles d'autres¹⁵ auteurs andalous, tel que le montre García Gómez dans *Andalucía contra Berbería* » (Fanjul ; p. 497).

La culture touareg sert de fonds lexical « classique » (authentique) pour les chercheurs du nord en quête de concepts et de nouveaux lexèmes

Pour l'élément oriental, comme pour les Carthaginois et les Romains, l'Afrique du Nord représentait à la fois une richesse économique et une richesse humaine incontestables,¹⁶ ce qui a profité au conquérant et a énormément joué en sa faveur. *Volens nolens*, les Berbères islamisés vont contribuer à poursuivre la mission d'islamisation de leurs maîtres et en leur faveur : le Califat de Cordoue, en Europe (Espagne) et en Afrique (Sénégal, Mali, Niger, Somalie, Mauritanie, Nigeria, Ghana, Soudan, etc.), hypothéquant ainsi leur destin culturel par une absence d'opposition manifeste au dessein d'hégé-

monie linguistique du dominant, surtout depuis la fin du Moyen Âge. Dans les centres urbains, en particulier, la langue berbère a progressivement laissé du champ à la langue arabe vernaculaire, sans qu'il y ait véritablement un combat ouvert contre son expansion. Un questionnement se pose alors à un lectorat non averti qui ne saisit pas toujours, pour une part, la genèse de la permanence d'une langue pourtant très ancienne ayant résisté aux grandes puissances de l'époque (Carthage, Rome, Byzance) et, pour l'autre, les conditions à l'origine de ce « compromis » tacite avec les cultures dominantes pour la conservation d'une littérature orale, de l'usage des langues natives, comme cela fut le cas pour la préservation du droit coutumier en Algérie, au Maroc et dans le monde saharien. Les villes du Nord de l'Afrique (d'est en ouest) seront les premières à être gagnées par l'arabisation avant les régions montagneuses et l'extrême sud. C'est précisément à l'espace touareg que l'on doit la transmission de l'alphabet ancestral (le tiffinagh,¹⁷ cet alphabet enseigné par les femmes), et la conservation de règles matrimoniales matrilineaires, ainsi que l'usage d'une langue encore vivante, très riche au niveau du lexique par rapport aux parlers du nord. La culture touareg sert de fonds lexical « classique » (authentique) pour les chercheurs du nord en quête de concepts et de nouveaux lexèmes.

15. De nombreux corpus en berbère transcrits en arabe existent dans le Souss, le M'zab. Il en existe aussi en arabe, dont certains en caractères hébraïques, une Haggadah de Pesah en *tachelhit* (*chleuh*) transcrit. Dès la présence carthaginoise, le roi Hiempsal II berbère, écrivain, a une œuvre en carthaginois.

16. Comme durant la conquête romaine, la conquête musulmane a dû déporter de nombreux jeunes pour faire la guerre sur d'autres fronts. Ce procédé est classique comme durant les guerres européennes (Première et Deuxième Guerre mondiale) qui enrôlèrent les Nord-Africains et Africains pour faire la guerre à l'Allemagne.

17. Alphabet très ancien rappelant le punique qui fut pratiqué avant et pendant la période carthaginoise. De nombreuses stèles attestant de la connaissance de cette écriture – avec des différences – ont été retrouvées dans le Nord de l'Afrique et aux îles Canaries. L'écriture du berbère (connu sous le nom générique de libyque) a disparu depuis Carthage. Il est resté en pratique chez les Touaregs. Actuellement, l'amazigh, langue officielle au Maroc, s'écrit dans cet alphabet.

Le lecteur est pourtant étonné de constater une omniprésence sur les scènes politique, économique et sociale de ces pays, avec toutes les nuances qu'il convient d'introduire, et une forme d'invisibilité. En effet, lorsqu'ils ne sont pas Carthaginois, Romains, Byzantins, musulmans, Arabes, ils sont restés pour ainsi dire les « innommables » jusqu'à une date récente (les oubliés) de l'histoire.

Pour le Nord de l'Afrique, il est de notoriété publique que l'islam au viie siècle est un credo ouvert, souple et flexible ; c'est d'ailleurs ce qui participa à favoriser son expansion

Absents de l'histoire de la Méditerranée et de l'Afrique, la doxa fait comme si les Berbères n'existaient (au niveau de la langue s'entend) que par procuration. Des impératifs géostratégiques ont par exemple amené Juba II, roi berbère de Maurétanie, allié politique de Rome, à faire du latin la langue de la pratique administrative. Des impératifs religieux et/ou sociaux ont peut-être conduit Saint Augustin, évêque d'Hyppone,¹⁸ à écrire une œuvre considérable en latin. Il en est de même pour Apulée¹⁹ et de nombreux

penseurs et écrivains, qui furent pourtant d'origine berbère et acquis aux cultures gréco-latines. Il en est ainsi de Saint Cyprien,²⁰ de Tertullien,²¹ de Lactance²² et d'Arnobé²³, dont la philosophie a été enseignée jusqu'au xvii^e siècle en Europe.

Tout en signalant ces faits imputables à des politiques spécifiques à des moments de l'histoire de l'humanité, l'intention n'est pas de désigner les musulmans comme seuls acteurs à vouloir homogénéiser les pays conquis. D'autres civilisations ont procédé de la même manière et ont assigné un statut de minorités aux autochtones, malgré le poids du nombre comme le christianisme en Amérique du Sud. Ce qu'il faut souligner, c'est un grave malentendu né de l'amalgame qui est fait entre religion et langue, sachant dans que la pratique, il n'est écrit nulle part dans les textes « sacrés » (Bible ou Coran) que les convertis doivent abandonner leur langue maternelle. Pour le Nord de l'Afrique, il est de notoriété publique que l'islam au vii^e siècle est un credo ouvert, souple et flexible ; c'est d'ailleurs ce qui participa à favoriser son expansion. Il sera cependant revu et corrigé par la suite

18. En latin : *Aurelius Augustinus* ou saint Augustin est né le 13 novembre 354 à Thagaste (l'actuelle Souk Ahras, Algérie) et mort le 28 août 430 à Hipponne (l'actuelle Annaba, Algérie). Philosophe et théologien chrétien romain d'origine berbère, il est l'un des quatre Pères de l'Église occidentale.

19. Apulée (en latin *Lucius Apuleius*, né vers 125 à Madaure, actuelle M'daourouch et mort probablement après 170) est un écrivain, orateur et philosophe médio-platonicien. Sa renommée vient de son chef-d'œuvre, le roman latin *Métamorphoses*.
20. Cyprien de Carthage, de son vrai nom *Thascius Caecilius Cyprianus*, né vers 200 et mort en martyr le 14 septembre 258 persécuté par Valérien. Berbère converti au christianisme. Évêque, il est considéré comme un Père de l'Église après Saint Augustin.

21. *Quintus Septimius Florens Tertullianus*, dit Tertullien, né entre 150 et 160 à Carthage (actuelle Tunisie) et décédé vers 220 à Carthage. Écrivain de langue latine issu d'une famille berbère romanisée et païenne, il se convertit au christianisme à la fin du II^e siècle et devient le plus éminent théologien de Carthage. Auteur prolifique, son influence fut grande dans l'Occident chrétien. En effet, il est le premier auteur latin à utiliser le terme de Trinité dont il développe une théologie précise.

22. *Lucius Caecilius Firmianus*, dit Lactance (du latin *Lactantius*), rhéteur né vers 250 à *Civitas Pophthensis* (actuelle Souk Ahras, en Algérie) mort vers 325. On l'appela le « Cicéron chrétien » en raison de l'élégance de sa prose latine. Élève d'Arnobé, il est également prolifique. Il est cité et étudié jusqu'au xviii^e siècle en Europe.

23. En latin *Arnobius*, dit l'Ancien (240 ?-304 ?), écrivain berbère. Il enseigne la rhétorique à *Civitas Pophthensis* en Numidie, durant la période chrétienne de l'Afrique du Nord.

en fonction des politiques et du zèle de certaines dynasties.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle-début du XX^e, les grands groupes berbères ont continué à vivre selon leurs coutumes ancestrales, que ce soit au Maroc ou en Algérie. C'est la colonisation qui a mis fin à l'autonomie d'une Kabylie protégée jusqu'en 1839 et après 1871, et le protectorat qui réduira les dernières grandes tribus de l'Atlas en 1930 et qui mettra fin à la première République, en Afrique du Nord, instaurée par Abdelkrim dans le Rif.

Cependant, ces dernières années feront apparaître le caractère largement dépassé de la seule revendication culturelle au profit d'une redéfinition du politique sur les plans statutaire, territorial et géopolitique (qui, dans certains cas, va de l'autonomie à l'indépendance). Une avancée évidente a été effectuée au Maroc au sein des relations sociales entre les berbérophones et arabophones qui, sans toutefois être à égalité, sont beaucoup moins tendues qu'autrefois.

En Algérie, la population (arabophone et berbérophone) unie face à un pouvoir dictatorial, manifeste de concert (depuis le 22 février 2019) avec un immense étendard regroupant les deux emblèmes (national algérien et amazigh) pour signifier un attachement à l'instauration d'une démocratie laïque. Paradoxalement, c'est le pouvoir qui tente de semer la discorde en interdisant l'emblème amazigh et en jouant sur des pratiques éculées héritées de la période coloniale auxquelles les Algériens ne croient plus. Au lieu d'instaurer un véritable État de droit, où le vivre ensemble serait la règle, les pouvoirs (arabes et musulmans) continuent de fonctionner avec des schèmes caractérisant les dictatures du passé en sacrifiant

leurs peuples et l'une des histoires des plus riches de la Méditerranée. Cette lutte qui compte peut-être parmi les plus longues de l'histoire (avec celle des Basques) a bénéficié d'acquis très importants au niveau symbolique comme Yennayer (nouvel an berbère, préislamique), qui est reconnu par les deux grands pays d'Afrique du Nord comme fête nationale fériée. Des acquis sont évidents au niveau de la recherche scientifique, de l'enseignement aussi bien au Maroc et en Algérie qui, tous deux, ont inscrit l'amazigh (berbère) dans leur constitution comme langue officielle.

Une avancée évidente a été effectuée au Maroc au sein des relations sociales entre les berbérophones et arabophones qui, sans toutefois être à égalité, sont beaucoup moins tendues qu'autrefois

On ne peut pas ne pas souligner cette avancée – c'est évident, même s'il reste encore du chemin à faire ; ce qui est établi au niveau de la conception ne l'est pas au niveau de la pratique. Une domination multiforme qui a pris racine dans la société depuis des millénaires ne peut pas disparaître du jour au lendemain. La culture berbère reconnue, certes, reste encore dominée et souvent folklorisée car elle ne dispose pas de moyens pour se développer et n'attire pas les jeunes générations (à quelques exceptions près) dont le regard est tourné vers d'autres civilisations. Cette situation montre bien que la berbérité s'inscrit dans l'histoire des vieilles nations du monde qui, pour exister, doivent renoncer à l'égalité avec les cultures dominantes, mais survivre dans les marges.

Bibliographie

BONTE, P., *Récits d'origine : contribution à la connaissance du passé ouest-saharien, Mauritanie, Maroc, Sahara occidental, Algérie*, Paris, Karthala, 2016.

FANJUL, S., *Al-Andalus, l'invention d'un mythe : La réalité historique de l'Espagne des trois cultures*, Paris, L'artilleur, 2017.

MODÉLAN, Y., « Gildon, les Maures et l'Afrique », dans *Mélanges de l'École de Rome*, 1989, 101-2, pp. 821-872.

MOUNIB, M., *Contre l'amnésie. La dérobade de la justice face au recours contre la programmation de la supercherie du « dahir berbère » dans un manuel scolaire*, Rabat, Imprimerie centrale, 2019.

OUERDANE, A., « La "crise berbériste" de 1949, un conflit à plusieurs faces », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 1987, pp. 35-47.